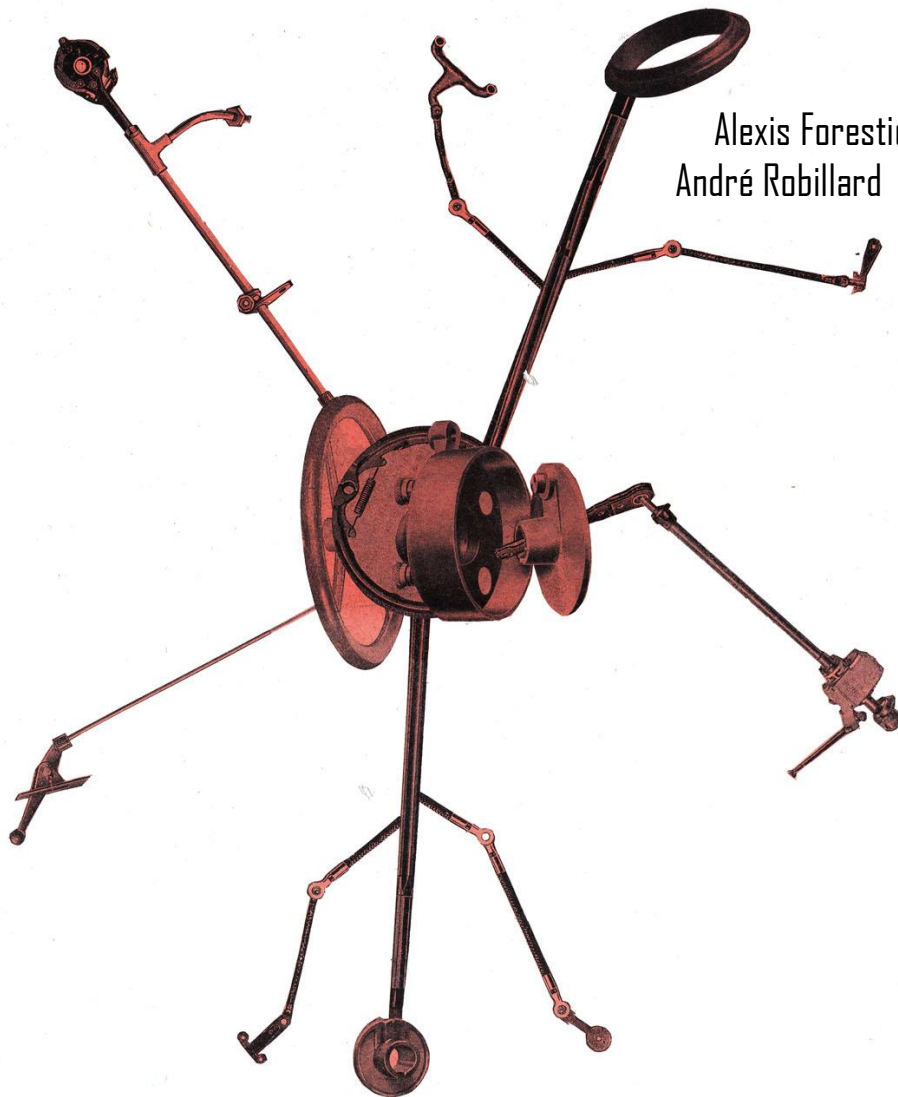


Changer la vie

Théâtre-concert



Alexis Forestier
André Robillard

compagnie les endimanchés

Les machins d'art

« Né le 27 octobre 1931 André Robillard est un phénomène de la nature. Artiste peintre de la collection de l'Art Brut de Lausanne. Mon père était garde chasse et a travaillé dans les fermes, à la Caillaidière et à la métairie jaune. Ma mère était garde-barrière en Seine et Marne à Moret-sur-Loing. J'ai rencontré Charlotte à Fleury-Les-Aubrais et elle est venue me chercher pour aller faire un tour à La Borde. J'ai fait des machins d'œuvres, artiste, j'ai entendu parler des spectacles mais je les connaissais pas. Je connaissais les collections de l'Art Brut, les machins d'art, mais le théâtre c'est un peu différent des machins d'artistes. Alexis et Charlotte sont venus me chercher chez moi pour aller faire le spectacle au Mans à la Fonderie ils sont venus me chercher le 12 mars jusqu'au 29 mars on a travaillé quinze jours, le spectacle n'est pas fini. Le spectacle c'est pas un machin d'artiste, sans être artiste on peut faire du théâtre. Moi j'étais sur la scène, mais j'ai travaillé quand même, j'ai fait des fusils j'ai continué à faire des machins d'œuvre. Les machins d'artiste ça attire du monde, le spectacle ça attire du monde aussi même si c'est différent. Il y a deux choses différentes.

Les gens qui voient le spectacle voient bien qu'on a fait des tableaux, des fusils, des machins d'œuvres ils voient bien qu'il y a un artiste. Si il n'y a pas de machins d'œuvres ils ne voient pas que c'est un artiste, ils peuvent pas le deviner. Le théâtre si c'est de l'art c'est un peu différent ça n'a rien à voir. Même si on est musicien ce n'est pas de l'art ou alors on peut être artiste dans un machin musical. Le théâtre c'est un machin d'art différent, si on en parle aujourd'hui, ça a toujours été comme ça. Je me demande si l'opéra c'est pas aussi un machin d'art. Bah, c'est à dire qu'il y a de l'art partout. On pourrait même se demander si l'art c'est pas puissant. On peut penser à l'univers ça peut bien être de l'art aussi. L'art de l'Univers. C'est le machin d'artiste de l'art qui a fait disparaître la misère. Détruire la misère c'est pas rien. C'te sacrée misère, il faut l'arrêter avant qu'il soit trop tard. Et on peut même se détruire par nous même sans s'en rendre compte, il faut contre-attaquer pour détruire la misère. »

André Robillard, 1er juin 2008

Changer la vie

André Robillard et Alexis Forestier se sont rencontrés en 2007 à Fleury-les-Aubrais, présentés l'un à l'autre par Charlotte Ranson; une complicité, à la fois amicale et musicale s'est tissée entre eux au fil des visites et du temps partagé et a fait naître l'idée d'un projet commun. Le spectacle *Tuer la misère* est né de cette rencontre. Une première version fût présentée à la Fonderie au Mans en mars 2008.

A l'invitation du LaM pour les 80 ans d'André Robillard en octobre 2011 est né le projet *Changer la vie*. Trois ans après la création de *Tuer la misère*, André Robillard et Alexis Forestier poursuivent leurs aventures scéniques, ils inventent cette fois une nouvelle forme, en duo, déployant un paysage multiple et resserré où se trament leurs dérives et leurs détournements langagiers, burlesques et athlétiques...

Complicités : Itto Mehdaoui

Arrangements musicaux : Antonin Rayon

Son : Alexis Auffray

Lumière : Perrine Gado

Administration : Céline Bouteloup

Coproduction : compagnie les endimanchés, le LaM- Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut de Villeneuve d'Ascq
La compagnie les endimanchés est conventionnée par le Ministère de la Culture -Drac Bourgogne

LA FLEUR DE BARBE, Jean Dubuffet.

As-tu cueilli
La fleur de barbe
Sur la mi-côte
C'est le printemps et voici
Que la barbe reverdit
S'en tisse le fil d'un lundi
A la fin de la semaine
S'embarbe tout le pays

J'ai parcouru le lit
De la barbe aux menus nids
Route de silence et de nuit
Mes pieds se sont épanouis
Dans la tiède laine nourrie
Des souvenirs de toute vie

Frérot barbu qui viens ici
Veux-tu me faire compagnie
Lumière de barbe il fait nuit
Le vieux birbe que voici
On y voit comme en plein midi
Ami ami ô mon fourmillant tapis
Ta barbe est mon bateau
Ta barbe est mon eau j'y navigue
Barbe de flux et d'influx
Bain de barbe et pluie de barbe
Élément tissé de fluides

Tapiserie de récits
De la barbe du birbe

On dirait que voilà quelqu'un
Qui s'en vient bruissant par ici
Vieux débris clocher décrépi
Mais qu'est-ce donc que ceci
Que je vois prendre
A ton vieux menton gris
Si mon nez ne s'est pas mépris
Je sens l'odeur de la barbe
Tiens voilà qu'il parle il dit
Grommeleur et endormi
M'entends-tu as-tu compris
Ma barbe aboie toute la nuit
Mon poulet mon oiseau joli
J'ai faim de barbe
Voici mon festin servi
Mon aliment mon salamis
De vagues de vents de fourmis
Je mange jusque mort s'ensuit

Le ragoût gris de la barbe

Comment trouves-tu bel enfant
La barbe de l'ancien
Poussée depuis si grand temps
Toute de pleurs arrosée
Trouves-tu pas qu'elle fait
Un opérant effet
Ma barbe de braise et de sang
Ma barbe de feu couvrant
Ma brûlante barbe

Je la trouve mon parent
Mon générateur mon sang
Aveuglante pour mon jeune âge
Un effrayant instrument
De trop dangereux usage

Serpent aux nombreux replis
Nœud de souvenirs et d'oublis

Voici que tout s'assombrit
C'est la tempête de barbe
A l'aube une rumeur gronde
De la barbe aux mille cris
La trompette de barbe mugit
Adroitement vieillard maudit
T'es déboire tes soucis
Vieux tisseur sagace
Tu les as tressés en tapis
Qui te protège aujourd'hui
De toute menace
Or voici que gîte et surgit
Sous ton vieux nez rabougri
La treille de houblon gris
Tendue comme un filet piégeur
Malheur à qui n'a compris
Ce que guettent dans leur abri
Les cent yeux mi-clos de ta barbe

(...)

DIE EINHEITSFRONT, Bertolt Brecht

Und weil der Mensch ein Mensch ist,
Drum braucht er was zum Essen, bitte
sehr !
Es macht ihn ein Geschwätz nicht satt,
Das schafft kein Essen her.

Drum links, zwei, drei (bis)
Wo dein Platz, genosse, ist
Reih'dich ein in die Arbeiter-
Einheitsfront,
Weil du auch ein Arbeiter bist !

Und weil der Mensch ein Mensch ist,
Drum braurt er auch noch Kleider und
Schuh !
Es macht ihn ein Geschwätz nicht warm
Und auch kein Trommeln dazu.

Und weil der Mensch ein Mensch ist,
Drum hat er Stiefel im Gesicht nicht gem.
Er will unter sich keinen Sklaven sehn
Und über sich keinen Herrn.

Und weil der Prolet ein Prolet ist,
Drum wird ihn auf kein anderer befreien,
Es kann die Befreiung der Arbeiter nur
Das Werk der Arbeiter sein.

Parce que l'Homme est un Homme
Il a donc besoin de manger, je vous prie !
Un bla-bla ne le rassasie pas
Ca ne procure pas un repas

Et donc à gauche, deux, trois (bis)
Là où est ta place, camarade
Rallies toi au front unit des travailleurs
Parce que tu es aussi un travailleur !

Et parce que l'Homme est un Homme
Il a aussi besoin d'habits et de chaussures !
C'est pas un bla-bla qui lui tient chaud
Et un roulement de tambour non plus.

Et parce que l'Homme est un Homme
Il n'aime pas s'prendre des bottes dans la
gueule
Il ne veut pas d'esclaves à ses ordres
Ni de Maître au dessus.

Et parce qu'un prolétaire est un prolétaire
Personne d'autre ne va le libérer
La libération des travailleurs
Ne peut être que l'œuvre des travailleurs.

Le discours en allemand d'André Robillard

SATELLITES, Jean-Paul Curnier / SPUTNIKS, André Robillard

Ces documents présentés ici pour la toute première fois ont été retrouvés parmi les archives du bureau d'étude NII-88 dirigé, depuis sa création jusqu'en 1966, par le père de la conquête spatiale soviétique Sergueï Korolev. Toutefois, l'absence de la mention d'existence d'un atelier spécifiquement attaché au dessin au sein du RII-88, conduit à penser qu'ils proviennent plus vraisemblablement d'un département voisin de l'Académie des Sciences et qu'ils ont été rassemblés avec ceux-ci en raison de l'étroite proximité de leurs domaines de recherche.

C'est à l'occasion du transfert de ces archives de l'Académie des Sciences au tout nouveau musée et centre des expositions VDNKh, en décembre 1958, qu'une attention nouvelle fut portée aux innombrables dessins, plans et croquis dont ces exemplaires ont été extraits. Jusque là ceux-ci n'étaient répertoriés que comme des documents accessoires, sorte de croquis pour mémoire ou simples distractions d'ingénieurs pendant les heures creuses.

Or, ce que nous apprennent les dessins ainsi que les textes et les nombreuses notes qui les accompagnaient et qui ont été retrouvés depuis lors, est tout simplement stupéfiant. Pendant six années ce n'est pas sur la fonction et ses contraintes au plan de l'aérodynamisme et de la conception morphologique des engins spatiaux que l'on aurait travaillé prioritairement, mais tout au contraire sur la forme pure.

Si l'on examine les quelques résultats de cette priorité donnée à la forme ou, plus exactement, de cette priorité figurale, ce que l'on aperçoit, c'est que ces esquisses et autres croquis ne suivent pas une ligne esthétique repérable et ordonnée à une réflexion politique précise. Ils obéissent au contraire à un ensemble d'extrapolations dans le domaine traité – celui de l'aérospatiale – de figures ou de genres esthétiques d'inspirations diverses et sans liens apparents.

A la lumière des orientations générales de l'Union Soviétique en ces temps de guerre froide, il est tout à fait possible de résumer cela ainsi : ce qui doit frapper l'imagination du monde capitaliste, c'est l'image stupéfiante de la conquête de l'espace et de ses engins absolument nouveaux. Il faut donc en priorité penser et dessiner ces engins qui sont destinés, avant toute chose, à devenir les emblèmes de la suprématie soviétique. C'est eux qui devront imposer l'image de la victoire auprès des peuples. La technique, elle, devra suivre et s'adapter aux formes des modèles retenus.

Selon cette approche à la fois politique, stratégique et scientifique absolument renversée, la contrainte c'est la forme. Car, au bout du compte, l'objectif est porté par la forme. La forme y est la traduction immédiate de l'enjeu politique du geste scientifique ; ainsi pourrions-nous résumer cette approche incontestablement déroutante.

(...)

BERCEUSES POUR LES MERES DES TRAVAILLEURS, Bertolt Brecht/ Hans Eisler

I

Als ich dich in meinem Leib trug,
war es um uns gar nicht gut bestellt
und ich sagte oft : der, den ich trage,
kommt in eine schlechte Welt.

Quand je te portais dans mon corps,
pour nous tous ça n'allait pas fort
et bien souvent je me disais :
il vient dans un monde mauvais.

Und ich nahm mir vor zu sorgen,
dass er sich da etwa auch nicht irrt.
den ich trage, der muss sorgen helfen,
dass sie endlich besser wird.

Je me proposais de veiller
à ce qu'il n'aille s'égarer :
aide à faire, toi de mon sein,
que meilleur soit le monde enfin.

Und ich sah da Kohlenberge
mit 'nem Zaun drum. Sagt ich : nicht gehärmt!
Den ich trage, der wird dafür sorgen,
dass ihn diese Kohle wärmt.

Je voyais des tas de charbon
tout enclos. Je disais : C'est bon !
Celui que je porte fera
que le chauffé ce charbon-là.

Und ich sah Brot hinter Fenstern
und es war den Hungrigen verwehrt.
Den ich trage, sagt ich, der wird sorgen,
dass ihn dieses Brot da nährt.

Derrière des vitres, du pain
interdit à ceux qui ont faim.
Celui que je porte fera
que le nourrisse ce pain-là.

Als ich dich in meinem Leib trug,
sprach ich leise oft in mich hinein :
"Du, den ich in meinem Leibe trage,
du musst unaufhaltsam sein."

Quand dans mon corps je te portais,
souvent tout bas je me parlais :
toi que je porte dans mon corps,
sois irrésistiblement fort.

HAFEN

Wundgeheilt : wo-,
wenn du wie ich wärst, kreuz-
und quergeträumt von
Schnapsflaschenhälsen am
Hurentisch

-würfel
mein Glück zurecht, Meerhaar,
schaufel die Welle zuhauf, die mich trägt,
Schwarzfluch,
brich dir den Weg
durch den heißesten Schoß,
Eiskummerfeder -,

wo-
hin
kämst du nicht mit mir zu liegen, auch
auf die Bänke
bei Mutter Clausen, ja sie
weiß, wie oft ich dir bis
in die Kehle hinaufsang, heidideldu,
wie die heidelbeerblaue
Erle der Heimat mit all ihrem Laub,
(...)

Guéri/e-meurtri/e : où,
si tu étais comme moi, bourlinguant
- valdingué en tous sens rêvé
par des cols de flacons de schnaps à la
table des putains

- lance comme il faut
les dés de mon bonheur, Toison de mer,
pelle un bon tas de la vague qui me porte,
Noir-juron,
fraie-toi la route,
dans le ventre le plus brûlant,
Plume-chagrin de glace -,

où
ne
viendrais-tu pas t'allonger avec moi, et
même
sur les bancs
chez la mère Clausen, Elle
sait bien pardi combien de fois je t'ai
fait monter tout mon chant jusqu'en la
gorge, heidideldu,
comme l'aulne bleu myrtille
du pays avec tout son feuillage,
heidudeldi,
(...)

Le danger des hauteurs / la présence rassurante des chemins.

Polyphonie vocale alpestre.

Bernadette java, chanson de Jean Ségurel.

Texte de Karl Brendel :

« En Lorraine, Seigneur ! J'ai eu une telle peur tout à coup ; j'aurais presque chié dans mon pantalon... je tâtonnais comme un roi aveugle, tremblais comme un chien... plein de gens avec des capuchons arrivent... on ne voyait que leurs yeux... il faisait nuit, j'ai demandé l'aumône dans une maison et j'ai continué en direction de la forêt... un rossignol s'est mis à chanter... tout à coup un couvercle s'est soulevé devant moi... quelques hommes sont sortis en rampant !... s'en aller, vite !... j'ai entendu siffler, tirer... j'étais étendu dans le champ comme mort... puis un homme vient à moi et me dit : « Eh ! bonhomme, vous n'avez rien mangé depuis longtemps ; je vous ai apporté quelque chose de Berlin ». Je vois tout d'un coup une fillette dans les buissons avec un chevreuil ; aussitôt ils partent au galop ; moi, je les suis à travers les buissons... les voilà disparus... Puis les gendarmes sont venus me trouver et m'ont dit : « Reposez-vous un peu !... » J'avais déjà une station de radio et je sentais chaque coup et chaque courant dans toute la ligne... Dans la forêt, tout n'est que sifflement. Seigneur, que j'ai eu peur!»

DIE HALTBARE GRAUGANS, Bertolt Brecht / Voix de Hans Eisler

Der Herr ist aufs Feld gangen, in der Luft
hat er herumgeschossen. Herunter
kommen ist die Graugans. Ja, ja !

Sie ist sechs Jahr aus der Luft gefahren.
Dein Weib und mein Weib haben sechs
Jahr daran rupfen müssen. Ja, ja !

Haben sechs Jahr daran braten müssen,
auf den Tisch haben sie's dem Herrn
stell'n müssen.

Seine Gabel ist ihm darin stecken geblieben.
Sein Messer ist ihm darin abgebrochen.
Ja, ja !

Der Sau hat er's vorgeworfen, die Sau
hat's in die Mühl geschmissen, gesprengt
hat's den Radkasten. Ja, ja !

Wie sie ganz zuletzt ist gesehen worden,
ostwärts ist sie losgeflogen, hinterdrein
sechs Junge, ostwärts mit Quong, Quong.
Ja, ja, ja, ja, ja, ja, ja, ja !

L'homme est allé au champ, tout autour il
a tiré dans l'air. D'en haut est tombée l'oie
grise. Oui, oui !

Pendant six ans elle est tombée du ciel. Ta
femme et ma femme ont du plumer
c'machin pendant six ans. Oui, oui !

Pendant six ans elles ont du rôtir
c'machin, elles ont du l'apporter à table à
leurs hommes.

Sa fourchette restait coincée dedans. Son
couteau se cassait dedans. Oui, oui !

La truie le lui a reproché, la truie a jeté
l'machin dans la poubelle, la roue à aubes
l'a fait sauté. Oui, oui !

Quand on l'a vue pour la toute dernière
fois, elle s'envolait vers l'est derrière six
jeunes, vers l'est en faisant quong quong.
Oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui !

« Le soir, nous étions dans une auberge, je demande sans façon, la femme n'a certainement pas de froide ?... Hop, ils m'attrapent et me voilà parti !... A le prison, ils m'ont dit : « Mon gars, sors cela, tu as volé !... » j'ai posé ma pipe sur la table... et alors ça s'est mis à chatouiller et à picoter dedans, c'était fou. [...] j'ai pris le couteau, eh... la Lorraine était à moi... je suis parti, me suis caché dans une maison... justement celle où habite le gendarme, (...) » **Karl Brendel**

Le renard dans la forêt d'Orléans, André Robillard.

*LES CIGOGNES D'ALSACE / A TRAVERS LES ALPES / A TRAVERS LA SAVOIE / LES
VACANCES EN AUTRICHE / SOUVENIRS DU TYROL*

UND ICH WERDE NICHT MEHR SEHEN, B. Brecht/Hans Eisler

Aux soldats allemands sur le front de l'est

Und ich werde nicht mehr sehen
das Land aus dem ich gekommen bin,
nicht die bayerischen Wälder, nicht das
Gebirge im Süden,
nicht das Meer, nicht die märkische
Heide, die Föhre nicht,
noch die Weinhügel am FuB im
Frankenland,
nicht in der grauen Frühe, nicht am
Mittag,
und nicht, wenn der Abend herabsteigt.

Noch die Städte, noch die Stadt, wo ich
geboren bin,
nicht die Werkbänke, und auch die Stube
nicht mehr,
und den Stuhl nicht.

All das werd ich nicht mehr sehen,
und keiner, der mit mir ging,
wird das alles noch einmal sehen,
und ich nicht und du nicht
werden die Stimmen der Frauen und
Mütter hören,
oder den Wind über dem Schornsteine der
Heimat,
oder den fröhlichen Lärm der Stadt, oder
den bitteren.

Et je ne verrai plus
Le pays d'où je suis venu,
Les forêts bavaroises ni les montagnes du
sud,
Ni la mer, ni la lande de la marche, ni les
pins,
Ni les coteaux de vigne le long de la
rivière en Franconie,
Je ne les verrai plus dans le matin gris, ni
à midi,
Ni quand le soir descend.

Je ne verrai plus les villes, ni la ville où je
suis né,
Ni les établis, ni ma chambre
Et ma chaise non plus.

Tout cela, je ne le verrai plus.
Et aucun de ceux qui vinrent avec moi
Ne verra tout cela encore une fois
Et ni moi ni toi
N'entendrons la voix des femmes et des
mères
Où le vent sur les toits du pays natal
Où le bruit joyeux de la ville ou son bruit
amer.

BERCEUSES POUR LES MERES DES TRAVAILLEURS, Bertolt Brecht/ Hans Eisler

II

Als ich dich gebar, schrie'n deine Brüder
schon
Um Suppe und ich hatte sie nicht.
Als ich dich gebar, hatten wir kein Geld
für den Gasmann,
so erblicktest du von der Welt wenig
Licht.

Als ich dich trug all die Monate,
sprach ich mit deinem Vater über dich,
aber wir hatten das Geld nicht für den
Doktor,
das brauchten wir für den Brotaufstrich.

Als ich dich empfang, hatten wir
fast schon allé Hoffnung auf Brot und
Arbeit begraben,
und nur bei Karl Marx und Lenin stand,
wie wir Arbeiter eine Zukunft haben.

Dans la tempête, les marins.

STEHEN..., Paul Celan.

Stehen, im Schatten
Des Wundenmals in der Luft.

Für-Niemand-und-nichts-Stehn.
Unerkannt,
Für dich
Allein.

Mit Allem, was darin raum hat,
Auch ohne
Sprache.

Quand j'accouchais de toi, tes frères déjà
Réclamaient de la soupe de je n'en avais
pas.
Quand j'accouchai de toi nous n'avions
pas d'argent pour l'employé du gaz,
aussi ton arrivée ne fut guère éclairée.

Lorsque je te portais, pendant tous ces
mois-là,
avec ton père je parlais de toi,
mais pour le médecin nous n'avions pas
d'argent,
il nous le fallait tout pour faire des
tartines.

Quand je t'ai conçu nous avions
déjà presque perdu toute espérance de
pain et de travail,
et seulement dans Karl Marx et dans
Lénine il était dit
comment nous travailleurs avons un
avenir

Rester là, tenir, dans l'ombre
De la cicatrice en l'air.

Rester là, tenir pour-personne-et-pour-rien.
Non-connu de quiconque,
Pour toi
Seul.

Avec tout ce qui en cela possède de
l'espace,
Et même sans la
Parole.

Improvisation à l'harmonica

GUTE NACHT, extrait du *Voyage d'hiver*, Schubert/Wilhelm Muller

Fremd bin ich eingezogen
Fremd zieh'ich wieder aus.
Der Mai war mir gewogen
Mit manchem Blumenstrauss;
DasMädchen sprach von Liebe,
Die Mutter gar von Eh' -
Nun ist die welt so trübe,
Der Weg gehüllt in Schnee.

Ich kann zu meiner Reisen
Nicht wählen mit der Zeit,
Muß selbst den Weg mir weisen
In dieser Dunkelheit.
Es zieht ein Mondenschatten
Als mein Gefährte mit,
Und auf den weißen Matten
Such' ich des Wildes Tritt.

Was soll ich länger weilen,
Daß man mich trieb hinaus?
Laß irre Hunde heulen
Vor ihres Herren Haus;

(...)

En étranger je suis venu
En étranger je repars;
Mai pour moi
A été prodigue de fleurs,
La jeune fille a parlé d'amour,
Sa mère même de mariage -
A présent le monde est tellement sombre,
Le sentier couvert de neige.

De mon départ en voyage
Je ne peux choisir le moment,
Je dois moi-même trouver le chemin
En cette obscurité.
Une ombre lunaire me suit
Comme mon compagnon,
Et sur le blanc manteau
Je cherche les traces d'animaux.

Pourquoi devrais-je attendre encore
Que l'on me mette dehors ?
Laissez les chiens fous hurler
Devant la maison de leurs maîtres;

(...)

Paris-Roubaix, Forestier et Robillard ont couru l'épreuve cycliste /

La langue des martiens par André Robillard

MEIN STERN GING AUF, Paul Klee

Mein Stern ging auf
Tief unter meinen Füßen
Wo haust im Winter mein Fuchs
Wo Schläft meine Schlange.

Mon étoile est partie
Loin sous mon pied
Où séjourne mon renard en hiver
Où dort mon serpent

BERCEUSES POUR LES MERES DES TRAVAILLEURS, Bertolt Brecht/ Hans Eisler
III

Ich hab' dich ausgetragen
und das war schon Kampf genug.
Dich empfangen hiess etwas wagen
und kühn war es, dass ich dich trug.

Je t'ai porté jusqu'à ton terme.
Rien que ça ce fut une lutte.
Te concevoir c'était risquer,
te porter était une audace.

Der Moltke und der Blücher,
die könnten nicht siegen, mein Kind,
wo schon ein paar Windeln und Tücher
riesige Siege sind.

Les Moltke, Blücher, mon enfant,
n'ont pas pu vaincre quand déjà
une paire de draps, de langes,
ce sont des victoires géantes.

Brot und ein Schluck Milch sind Siege,
warme Stube gewonnene Schlacht,
bis ich dich da gross kriege,
muss ich kämpfen Tag und Nacht ;

Du pain, du lait sont des victoires !
chambre chaude, combat gagné !
Avant que tu ne me sois grand,
il me faut jour et nuit lutter.

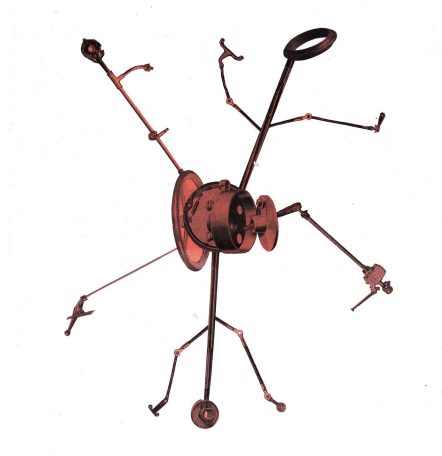
denn für dich ein Stück Brot zu erringen,
das heisst Streikposten steh'n
und grosse Generäle bezwingen
und gegen Tanks angeh'n.

Car te gagner un bout de pain
ça veut dire faire la grève
et battre de grands généraux
et s'avancer contre des tanks.

Doch hab' ich im Kampf dich Kleinen
erst einmal gross gekriegt,
dann hab' ich gewonnen einen,
der mit uns kämpft und siegt.

Mais quand j'aurai de toi, petit,
par ma lutte un jour fait un grand,
alors j'en aurai gagné un
pour avec nous se battre et vaincre.

Les machins d'artistes / Tuer la misère / La comète Halley, André Robillard



Contact compagnie les endimanchés

06 95 95 92 90

lesendimanches@gmail.com